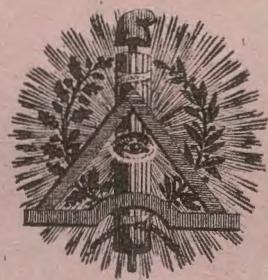


(55)

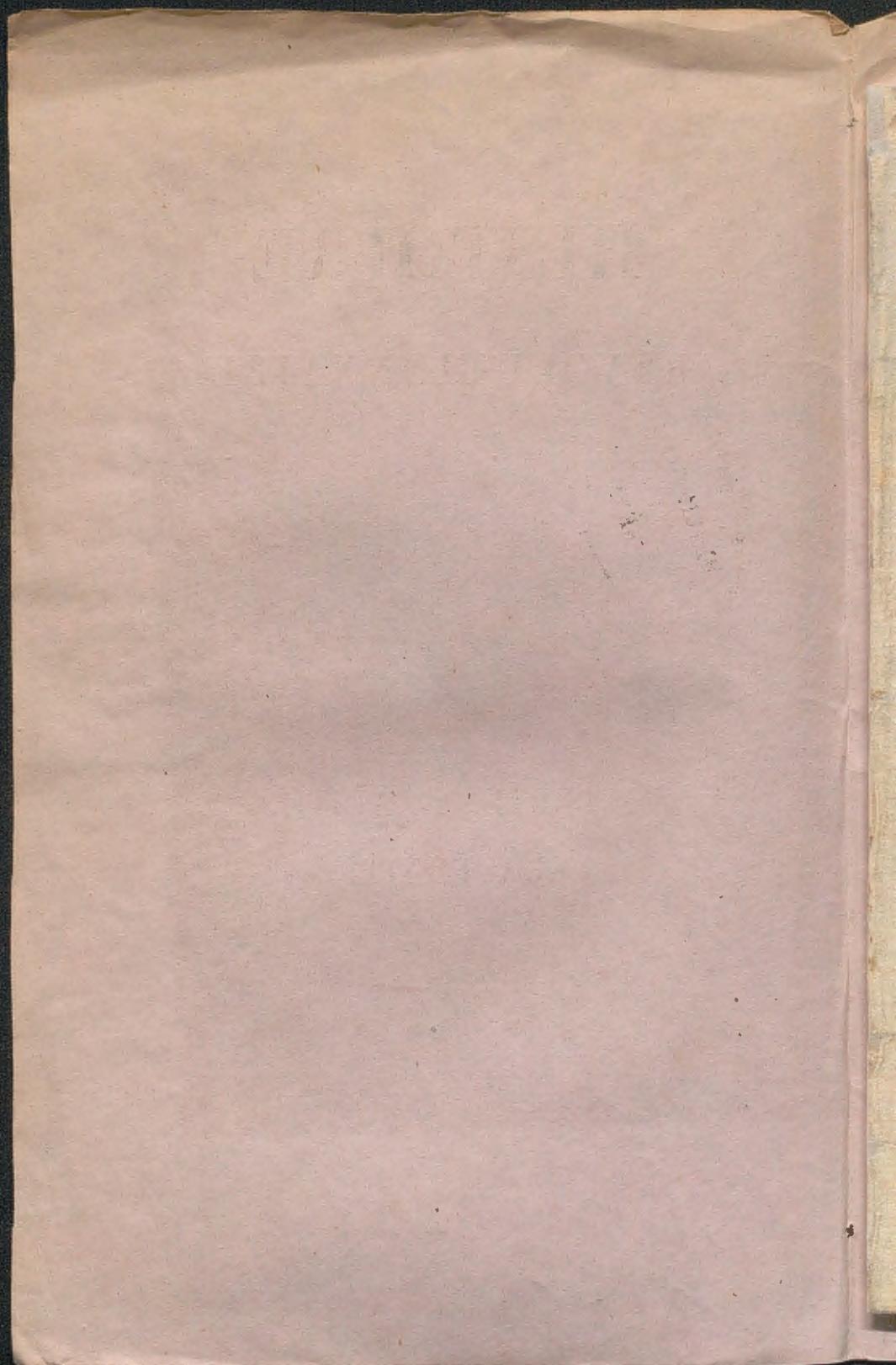
HISTOIRE RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU







Côte 55

O D E
S U R L A G U E R R E
A C T U E L L E.



THE COUNTRY

OF THE



ODE

SUR LA GUERRE ACTUELLE,

PAR VINCENT,

*Ci-devant Hussard au Régiment de
Béchigny.*

Mortales ! ne tanta animis assuescite bella,-
Neu patriæ validas in viscera.

ÆNEID. Lib. VI:

CLIMATS chéris du Ciel, Europe, scène immense,
Des plaisirs , des talens , des vertus et des arts ,
Humains trop fortunés , sur qui le soleil lance
Ses plus tendres regards !

Qu'AI-JE dit ? Quel transport et quel rayon
m'éclaire ?
Céleste vérité , je te vois , je t'entends !
Ecoutez et tremblez : la vérité sévère
Va parler dans mes chants.

PEUPLES , quel noir poison vient embrâser vos
âmes ?

Peuples , où courez-vous , par la haine animés ?
Pourquoi ce fer cruel , et ses rapides flammes ,
Dont vos bras sont armés ?

L'EUROPE , abandonnée au démon des batailles ;
Verse des pleurs , soupire et vous implore en vain.
Enfants dénaturés , vous percez ses entrailles ,
Vous déchirez son sein.

Sous le titre imposteur d'amour de la Patrie ;
Le crime court et vole ; et les pénibles fruits ,
De dix ans de travaux , de vertus , d'industrie ,
A l'instant sont détruits.

J'ENTENDS de toutes parts éclater les orages :
Les champs sont inondés de cent mille assassins ;
Payés pour le massacre , instruits pour les ravages ,
La foudre est dans leurs mains .

Le laboureur pléurant, déserte les campagnes ;
 Le citoyen paisible est forcée dans ses murs ;
 Les autres, les forêts, les sommets des montagnes
 N'ont plus d'asyles.

CÉMISANT d'avoir vu trop long-temps la lumière ;
 Le vieillard chancelant, tombe en son sang plongé
 Sur le sein profané de sa tremblante mère,
 L'enfant est égorgé.

PAR-TOUT le fer pourroit, par-tout le feu dévoile :
 Ils laissent à leur suite, en ces champs malheureux,
 La faim, le désespoir, plus terribles encore
 Que le fer et les feux.

LE JOUR fatal se lève, et la trompette sonne :
 Je les vois à l'envi, ces féroces soldats,
 S'élançer, s'attaquer ; l'airain éclate, tonne,
 Et vomit le trépas.

UN instant voit leurs jours, leur fureur abrégée :
 Poursuivis, renversés et le fer dans le flanc ,
 Ils mordent la poussière , et la terre est vengée ;
 La terre boit leur sang.

Moins coupable , cent fois , le Caribe intrépide ,
 Dans ses tristes déserts errant parmi les ours ,
 Attaque ou sacrifie , en sa rage stupide ,
 De misérables jours.

Prisé des doux bienfaits de la nature avare ,
 La vie est un fardeau qu'il ne peut regretter :
 Des monstres des forêts , concitoyen barbare ,
 Il doit les imiter.

MAIS vous qu'on éclaira des plus vives lumières ,
 Que combla de ses dons la tendre humanité ,
 Osez-vous donc plonger dans le sein de vos frères ,
 Un glaive ensanglé ?

NÉRON osa brûler des masures antiques :
 Rome l'appela monstre, en tombant sous ses coups :
 O vous, de mon pays, destructeurs frénétiques,
 Quels noms méritez-vous ?

VOYEZ ces habitans dans l'horreur des alarmes :
 En cent lieux fugitifs, mourans exterminés :
 Quel laurier peut payer les douleurs et les larmes
 De tant d'infortunés ?

O peuples ! pardonnez ces transports légitimes :
 Vous n'êtes point l'objet de mon juste courroux :
 De la crédulité malheureuses victimes,
 Je dois pleurer sur vous.

GÉNIE, activité, soif de gloire, courage,
 En vain vous me vantez vos sublimes travaux :
 Et la seule équité distingue aux yeux du sage
 Le monstre et le Héros.

O vous qui , profanant les transports du génie ,
 Avez divinisé ces fléaux des mortels ,
 Que n'a-t-on étouffé de votre voix impie
 Les accens criminels !

Quoi ! le meurtre d'un peuple honorerait son
 maître ! L'homme n'a que son sang ; on l'entraîne au trépas ,
 Gouvernans , arrêtez la gloire peut-elle être
 Où la vertu n'est pas ?

Mais peut-être qu'ici ma censure sévère ,
 Répand sur ces objets de trop sombre couleurs ?
 La guerre est de tout temps , et de mal nécessaire
 N'est digne que de pleurs.

Non , ce fléau jamais ne fut inévitable ;
 La sagesse toujours peut prévenir ses coups ;
 De cent peuples armés , il en est un coupable ;
 Souvent ils le sont tous.

OSE-T-ON , si les droits ne sont pas légitimes ;
 Aux yeux de l'univers combattre en furieux ?
 S'ils sont douteux , le sang de cent mille victimes
 Les prouvera-t-il mieux ?

LA force , la terreur deviennent donc des titres ?
 L'équité n'est qu'un mot , qu'un son perdu dans l'air ;
 Et l'orgueil effréné ne reconnaît d'arbitres
 Que la flamme et le fér.

Du moins , si tant de sang versé pour la Patrie ;
 La rendait florissante et fixait son destin ;
 Mais quel en est le prix ? Le soldat est sans vie ,
 Et le peuple sans pain.

LEURS trésors prodigues par des mains sanguinaires ;
 Ces fruits de leurs sueurs livrés avec effort ,
 Quel sont-ils devenus ? De leurs fils , de leurs frères
 Ils achetaient la mort !

C'est en vain qu'on voit l'homme éclore et
disparaître ;
Ainsi toujours fidèle aux plus affreux projets ,
De l'âge qui s'enfuit , chaque âge voit renaitre
Les malheurs , les forfaits.

Ah ! que cet avenir qui déjà vous contemple ,
Reste dans le néant s'il doit vous imiter !,
Prétendre que vos maux puissent servir d'exemple ;
C'est donc trop se flatter ?

POLITIQUE éclairée , active , impénétrable ;
Art sublime et profond autant qu'infructueux ;
Quel bien avez-vous fait ? L'homme en est plus
coupable ,
Sans être plus heureux.

Eh ! comment espérer un terme favorable ,
Si toujours aux dépens du peuple gémissant ,
Le plus faible prétend devenir redoutable ,
Et le fort tout-puissant ?

Si, contemplant de loin vos haines insensées,
 La paix n'ose verser ses tardives douceurs,
 Que sur des nations désormais épuisées
 D'or, de sang et de pleurs ?

Si la force du moins donnait quelque assurance :
 Mais l'Etat qui s'étend a des voisins nouveaux,
 Plus irrités, sans doute ; et doubler sa puissance,
 C'est doubler ses rivaux.

PERSEPOLIS n'est plus qu'un écroulé cendre stérile !
 Souvent à sa grandeur un Etat doit sa fin :
 Sa faiblesse le garde ; et Lucque est plus tranquille
 Que Dresde et que Berlin.

ROME soumet la terre, et se croit éternelle !
 Il lui vient des vainqueurs des bords du Tanais ;
 Et dix fois saccagée, à peine régné-t-elle
 Sur ses propres débris !

Ainsi le sort confond l'ambition, l'adresse;
 Tour-à-tour par le fer un empire est détruit.
 Les vaincus, les vainqueurs, la force, la faiblesse,
 Tôt ou tard tout pérît.

Un lustre de terreur, de meurtre héréditaire ;
 Qu'a-t-il produit en France ? Après mille débats,
 O bonheur ! Les Français ont-ils dans ta carrière
 Avancé d'un seul pas ?

Quoi ! l'infidélité, la vengeance, l'audace,
 Souillerait à jamais ce globe infortuné ?
 L'homme toujours cruel serait de race en race,
 Sur lui-même acharné ?

L'HUMANITÉ tremblante étend ses bras augustes ;
 Elle remplit les airs de ses cris douloureux :
 N'est-il donc plus d'espoir ? Gouvernans, soyez
 justes
 Et le monde est heureux !

EN vain vous triomphez ; connaissez votre
gloire ;

Toute autre n'est qu'un crime ; écartez tous
projets :

Vous ne nous devez point d'exploits ni de victoire ;
Vous nous devez la paix !

CESSEZ de respirer le meurtre et le ravage ;
Respectez vos sermens ; connaissez la pitié :
Sachez que par le sang , le plus rare avantage
Est toujours trop payé !

La discorde produit le malheur et le crime ;
Et la paix tous les biens et toutes les vertus !
Le choix est-il douteux , de l'horreur , de l'estime ,
D'Attila , de Titus ?

Des peuples et des rois dans leur cité bornée ,
Ont égalé les noms des plus fameux guerriers :
La paix a ses héros : l'olive fortunée
A l'éclat des lauriers.

Si vous êtes pressés de ce désir funeste ;
De dépeupler la terre, en proie à vos transports,
Ah ! semez les poisons, faites germer la peste,
Et régnez sur des morts !

UN jour, il s'éteindra ce préjugé féroce,
Qui croit tous les mortels nés pour s'épouvanter :
Leur sang sera sacré ; malheur à l'âme atroce
Qui voudrait en douter.

DÉJA Madrid, Berlin ont frayé cette route ;
De leur neutralité le bonheur est le prix ;
Bientôt le même myrthe ombragera sans doute
Londres, Vienne et Paris !

NON, je ne forme point un augure infidelle !
Je vois fuir aux enfers le démon des combats.
Paix ! tu descends des Cieux ! ta présence éternelle
Embellit ses climats !

Ma redoutable voix a tonné sur le crime ;
Je n'en ai point assez pour chanter tes attraits !
Pénètre les humains de ton charme sublime !
Peins-toi par tes bienfaits !

F. I. N.

A LYON, de l'Imprimerie de P. BERNARD,
rue Poulaillerie-St.-Nizier, N°, 117.

¶ 21
pondo el tuo lignat sacer ordinariorum M.
Iuramenta est reditudo recte ex parte talis quod non est
Tentatio curvando nos ab electu et vel errando
Tristitia et rego letitiam

M. I. 31

quoniam Tsch. circuiciorum ob MONIA E.
opus 871. adhuc ad circuiciorum eam

